

marquis de Coatrédrez, *markiz Drédé*, dit le vieux gwerz. Les noms, comme les faits, sont ainsi souvent altérés dans les poésies populaires, exagérés, poétisés ou accompagnés de circonstances extraordinaires et merveilleuses; mais les sentiments sont vrais, et, au fond, il y a toujours un fait réel, historique. L'imagination du chanteur se donne carrière et brode à loisir sur un thème convenu; et pourtant le poète a toujours un pied dans la réalité. Il serait curieux et intéressant, j'en conviens, pour la science et l'histoire, de pouvoir faire, dans ces chants et ces poésies du peuple, la part de la vérité, de l'histoire, et celle de l'imagination et de la fable; — comme le botaniste dissèque et analyse une fleur, une plante, en compte les pétales et les étamines, et nous dit si c'est un monocotylédone ou un dicotylédone, un phanérogame ou un cryptogame. — Mais moi, cela m'intéresse peu, et j'aime mieux la fleur entière avec ses parfums et dans tout l'éclat de ses belles couleurs. Je me borne donc à reproduire ici le vieux gwerz, sans autre commentaire. Je dirai seulement que, dans les souvenirs du peuple et les traditions locales, il est souvent question d'un marquis de Coatrédrez, flétri du nom assez significatif de *Pierre le Cruel*; ce pourrait bien être le ravisseur de notre ballade. Le comte de Kerninon, dont il y est aussi fait mention, avait son château non loin de là, dans la commune de Ploulec'h.

Le marquis de Coatrédrez.

I.

— « Ma belle enfant, dites-moi, d'où revenez-vous et où allez-vous? Où allez-vous, où espérez-vous aller toute seule ainsi? »

— « Monseigneur, je vais au pardon du Guédodet, pour me confesser et communier; pour me confesser et communier, et gagner ma part des indulgences. »

— « Ma belle enfant, n'avez-vous pas peur à être seule ainsi sur les grands chemins? Car vous êtes bien seule, si je ne me trompe? »

— « Excusez-moi, monsieur le marquis, je ne suis pas seule, car ma société est un peu devant; je m'étais arrêtée à boire de l'eau à la fontaine. »

— « Ma belle enfant, venez avec moi, et je vous ferai boire de l'eau

dans une tasse d'argent. » — « Excusez-moi, monsieur le marquis, j'aime mieux en boire dans le creux de ma main. »

Et le marquis de Coatrédréz disait à la jeune fille en l'entendant : — « Vous n'irez pas aujourd'hui au pardon du Guéodet, mais vous viendrez avec moi à Coatrédréz. » —

— « Mon page, prends-la à bras le corps et me la jette promptement en croupe sans prendre garde à ses cris et à ses pleurs. »

— « Excusez-moi, mon maître, je ne ferai pas cela, parce que c'est une fille sage et honnête; parce que c'est la sœur de lait de M. de Kerninon qui ferait refroidir votre sang! »

Et aussitôt le marquis de Coatrédréz a sauté de dessus son cheval, il a sauté de dessus son cheval et a donné un soufflet à son page.

Et, prenant la jeune fille à bras le corps, il l'a mise sur son cheval; il l'a mise sur son cheval et est parti avec elle au grand galop.

Et, tirant de sa poche un mouchoir blanc, il le lui a mis sur la figure pour qu'elle ne fût pas reconnue par les gens qui allaient au Guéodet.

La pauvre jeune fille pleurait et se désolait, et le marquis n'y prenait pas garde; mais le jeune page en avait grande pitié.

La pauvre jeune fille disait, en passant près de sa société : — « Au nom de Dieu, mes amis, venez-moi en aide; venez-moi en aide si vous m'aimez! »

— « Hélas! pauvre amie, nous ne pouvons rien pour toi, puisque c'est M. le marquis qui t'emmène; si c'eût été un autre, nous t'eussions délivrée! »

Le jeune page disait en ce moment à son maître : — « Mon maître, enlevez-lui ce mouchoir ou elle mourra; elle rejette le sang à pleine bouche! »

— « Qu'elle rejette du sang tant qu'elle voudra; les femmes sont remplies de ruses; je ne lui enlèverai le mouchoir que lorsque nous aurons dépassé le Guéodet. »

II.

Le marquis disait, en arrivant à Coatrédréz : — « Que l'on mette promptement la broche au feu, et qu'on nous prépare à souper! »

Et la pauvre jeune fille disait, entendant cela : — « Vous mangerez et boirez tant qu'il vous plaira; pour moi, je ne mangerai ni ne boirai. »

Le marquis de Coatrédréz disait à la jeune fille en ce moment : — « Allons nous promener dans le jardin, en attendant qu'on nous prépare à souper ;

» Allons faire un beau bouquet de fines fleurs, de lavandes, de marjolaines et de roses; — les belles fleurs conviennent aux belles filles. »

Et la jeune fille disait en elle-même, en entrant dans le jardin : —

« Adieu, ma mère, adieu, mon père; jamais ne vous reverront mes yeux! »

Et la pauvre jeune fille disait encore, quand elle eut cueilli son bouquet : — « Monsieur le marquis, prêtez-moi un couteau, je vous prie, pour couper les tiges de mes fleurs. »

— « Je n'ai pas de couteau à vous donner, mais mon poignard, si vous voulez; mon poignard à manche doré, mais prenez garde de vous blesser. »

La pauvre jeune fille disait en prenant le poignard à manche doré : — « Sainte Vierge, je vous le demande, dois-je le plonger dans mon sein, ou ne le dois-je? »

» Je le ferai à cause de vous, ô Vierge sainte, car je ne veux point vous offenser. Ayez pitié de moi, mère de Dieu, et intercédez pour moi auprès de votre divin fils! »

Ayant prononcé ces paroles, elle se plongea le poignard dans le cœur, et quand le marquis se détourna, il la vit baignée dans son sang...

Le marquis de Coatrédrez disait aux gens de sa maison, cette nuit-là : — « Allez tous vous coucher; moi seul je veillerai cette nuit dans le château. »

Mais la gouvernante lui dit alors, en l'entendant : — « Il n'y a personne dans votre maison qui ne connaisse le grand malheur aussi bien que vous-même. »

» Souvent je vous ai averti au sujet du vin et des filles. Hélas! celle-ci est la sœur de lait de M. de Kerninon, *qui fera refroidir* votre sang! » —

— « Si vous voulez bien garder le secret, je vous donnerai à chacun cent écus. Nous l'envelopperons dans un linceul et l'enterrerons sans sonner les cloches! »

III.

Le chant du coq n'avait pas encore annoncé le jour, que le grand portail du château de Coatrédrez tombait en éclats, sous les coups de monsieur de Kerninon et de ses gens.

Monsieur de Kerninon disait, ce jour-là, au page du marquis : — « Bon jour à toi, jeune page; où est ton maître? J'ai affaire à lui. »

— « Mon maître n'est pas à la maison; il n'est pas aussi dans les environs, personne ne l'a vu depuis trois jours. »

— « Tu en as menti, mauvais page! Si ton maître n'était pas à la maison, toi tu n'y serais pas non plus; car c'est toi qui l'accompagnes quand il va attaquer les jeunes filles sur les chemins. »

En entendant cela, le marquis de Coatrédréz est descendu sur le champ; il est descendu dans la cour du château, et a salué monsieur de Kerninon.

— « Monsieur le marquis, dites-moi, qu'avez-vous fait de ma sœur de lait ? » — « Elle est là-bas, dans le jardin, couchée parmi les fleurs et l'herbe verte ! »

IV.

Alors ils sont allés dans la grande salle du château, pour jouer de l'épée : le marquis de Coatrédréz a perdu : Kerninon lui a passé son épée au travers du corps.

Bien dur eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré ce jour-là au château de Coatrédréz, en voyant la salle toute rouge du sang du marquis !

Et monsieur de Kerninon disait, en voyant le sang qui coulait à flots : — « Mettez la main sous la tête du criminel, et faites venir un prêtre pour le confesser ! »

Je continue ma route à travers champs, — des champs cultivés maintenant. Je traverse un champ de blé noir en fleurs, où butinent les abeilles, et dont l'odeur de miel parfume les alentours. J'ai toujours devant moi le château, avec ses sombres tours, qui vont grandissant, à mesure que j'en approche. Je passe près du colombier. Il n'est pas de château, de manoir ou de simple gentilhommière, sans colombier, en Bretagne. — Tous ces environs, aujourd'hui nus, et souvent incultes, étaient couverts de bois autrefois, comme l'indique, du reste, le nom de Coatrédréz, littéralement *Bois de Trédrez*. J'entre dans la cour du château : c'est une vaste cour close, entourée de vieux bâtiments, les uns en ruines, les autres un peu moins délabrés et habités par un fermier. Voilà, sans doute, la *grande salle* où monsieur le marquis et monsieur de Kerninon *allèrent jouer de l'épée*. Sous prétexte de demander la route du Guéodet, j'entre au rez-de-chaussée, dans une vaste et haute pièce, où une dizaine d'hommes et de femmes sont assis autour d'une table et mangent des crêpes de sarrasin, avec du lait caillé. C'est la collation : il est trois heures. — « Yves, — dit un homme en bras de chemise, à figure ouverte et franche, grand, solidement charpenté, et qui épluchait des fourches de saule vert